

En attendant, Mexico ne nous offre guère de plaisirs, et ne se charge pas de nous faire trouver le temps court. Nous avons cependant donné un bal magnifique à la population qui ne s'empresse pas de nous le rendre, et qui probablement ne le rendra pas. Notre bal était vraiment superbe. Il a eu lieu dans la salle du Grand-Théâtre qui ne s'était jamais vue ornée d'une si belle façon. Les jolies femmes et les toilettes élégantes abondaient; le souper était confortable, et tous les Mexicains et Mexicaines y ont fait honneur, je vous assure. On s'est beaucoup amusé, et on a dansé jusqu'à six heures et demie du matin.

Ce bal a été la source d'un commencement de relations avec certaines familles : mercredi, je dois aller à un bal où il y aura, dit-on, de très riches héritières, mais cela ne me tente pas.

Hier nous avons eu une course de taureaux; les vrais amateurs l'ont trouvée faible : pour moi qui n'en avais jamais vu, ce spectacle m'a paru dégoûtant. Ces malheureux chevaux éventrés, marchant sur leurs boyaux, me faisaient mal à voir.

Du reste, toutes les distractions possibles n'arriveraient jamais à calmer mon désir de rentrer en France; c'est une idée fixe, qui dégénérerait en nostalgie si je m'y laissais aller; mais je la combats par des promenades et des courses aux environs. Nous allons souvent déjeuner à la campagne. Pour cela nous prenons des voitures, car c'est le moment des orages, et il arrive presque tous les jours qu'à un ciel pur, il succède, cinq minutes après, d'énormes nuages qui en crevant nous gratifient de torrents d'eau.

Ces distractions qui m'intéressent et me plaisent ont par contre l'inconvénient de coûter très cher; aussi je crains fort de ne pas faire d'économies pendant mon séjour à Mexico.

H. L.

XXV

Mexico, 27 juillet 1863.

Je viens d'écrire à M^{me} Cornu, pour la remercier de son affectueux intérêt, une lettre que je fais partir par le courrier anglais, et qui arrivera le 1^{er} août. Dans cette lettre, je lui raconte bien franchement tout ce qui se passe ici, et lui montre la situation telle qu'elle est, mettant de côté toute considération personnelle. Je trouve que c'est un devoir d'honnête homme d'éclairer l'opinion publique en France sur toutes les indignités et les stupidités dont nous sommes les témoins impuissants.

Aussi ai-je dit la vérité tout entière. Comme ceci doit vous intéresser, je crois vous être agréable en vous envoyant la copie de cette lettre qui est très longue. Je commence donc :

« Pour vous faire entrer de plain-pied dans la politique que nous suivons, je détache d'un journal l'ordonnance du préfet de police sur la défense de

travailler le dimanche. Cette ordonnance, bien qu'elle n'ait paru que dans le journal du 20, est affichée dans les rues depuis le 16.

» Comme pendant, il y en a une autre qui ordonne à tout le monde de se mettre à genoux lorsque passe le Saint-Sacrement, et de rester dans cette position jusqu'à ce qu'il ait disparu, et qu'on n'entende plus le son de la cloche qui l'accompagne.

» Arrivés au pouvoir, les libéraux avaient supprimé cette cérémonie stupide et ridicule, rétablie par nous, qui consiste à aller porter à un malade le Saint-Sacrement avec une escorte de soldats et un bruit assourdissant de cloches, capable de faire mourir le patient avant qu'il ait eu le temps d'avaler son Sauveur. Ces deux ordonnances n'ont pas besoin de commentaires. Elles ne prouvent que trop quelles sont les prétentions du clergé, et la marche qu'il suit pour regagner son ancienne influence.

» Les prêtres sont allés dans les maisons, anciennes propriétés du clergé, prévenir les locataires qu'ils ne doivent pas payer leur loyer aux propriétaires actuels, parce qu'on allait revenir sur ces ventes faites sous l'inspiration de Satan, et que s'ils n'agissaient pas ainsi, ils seraient obligés de payer une seconde fois au clergé, le seul, le vrai propriétaire de ces immeubles.

» Comme vous le voyez, nous sommes loin de la liberté des cultes ; nous sommes en pleine réaction, et cela n'étonne personne, car avec la composition du gouvernement provisoire, il ne pouvait en être autrement.

» M. Almonte est un réactionnaire de peu de valeur ;

le vieux général Salas est une momie que l'on a déterrée pour la circonstance ; il ne reste donc que l'évêque, le représentant de l'archevêque. C'est un homme vigoureux qui tout de suite a mis le pied sur les deux autres, et qui dirige tout.

» Nous, nous regardons, et laissons faire comme si cela ne nous intéressait nullement.

» Les réactionnaires se méfient néanmoins, car ils sentent que lorsqu'on saura en France, d'une façon formelle, la marche que nous suivons, les choses changeront de face.

» Quant aux libéraux, ils nous rendent responsables de tout. Ils disent avec raison que nous n'aurions d'abord pas dû composer le gouvernement provisoire comme nous l'avons fait. Cependant ils comprennent jusqu'à un certain point que nous ayons eu la main forcée, puisque tous les libéraux se tiennent à l'écart ; mais ils nous reprochent de ne pas mettre en tutelle ce gouvernement que nous avons créé, et des actes duquel nous avons à répondre. Ils ajoutent que nous avons peut-être raison de donner au Mexique une dictature dont ce pays peut avoir besoin pour bien longtemps, mais que cette dictature soit au moins dans le sens libéral, et non dans le sens rétrograde.

» Ils ne nous pardonnent pas de rétablir ici ce que nous avons aboli chez nous. Ils croient bien que telles ne sont pas les intentions de la France et de l'Empereur, mais pour eux le fait est là.

» Ils font retomber toutes les fautes commises sur M. de Saligny, contre lequel il y a un acharnement dont vous ne pouvez vous faire une idée. Il court,

sur son compte, des bruits que je ne vous rapporterai pas. Peut-être ne sont-ce que des calomnies, mais elles sont tellement accréditées, que les réactionnaires eux-mêmes n'osent pas les démentir.

» Depuis l'arrivée du courrier, on dit que M. Du Bois de Saligny est rappelé; mais que le général en chef l'a retenu de sa propre autorité, et a écrit à l'Empereur pour le supplier de laisser M. de Saligny au Mexique, parce que c'est le seul homme comprenant la position, le seul capable d'édifier l'Empire.

» En supposant qu'il soit vrai que l'Empereur ait eu la bonne inspiration de rappeler M. de Saligny, il peut paraître étrange que le général en chef lui donne une si grande preuve de dévouement, car tout le monde sait qu'ils n'étaient pas bien ensemble.

» Cela s'explique cependant.

» Il est très facile de décréter un empire, comme nous l'avons fait; mais organiser un empire, c'est autre chose.

» Depuis que nous sommes ici, qu'avons-nous organisé? Rien.

» Le général en chef le sait mieux que tout autre, lui qui ne s'occupe de rien, et qui devrait s'occuper de tout. Il sait bien dans quel gâchis nous pataugeons, mais comme son affaire est faite, il n'aspire qu'à avoir son bâton de maréchal, et à rentrer en France recueillir des lauriers. Maximilien et M. de Saligny se débrouilleront comme ils l'entendront, cela lui est bien égal.

» C'est la continuation de la ligne de conduite qu'il a toujours suivie depuis qu'il est au Mexique :

ne pas se compromettre, et se décharger sur les autres.

» Il fait maintenant retomber sur le peu de prévoyance du ministre qui, selon lui, ne nous a pas envoyé assez de munitions, la longue durée du siège de Puebla.

» Je veux bien qu'en France on ait jugé peut-être trop légèrement la nature des obstacles que nous avons à combattre, mais je soutiens que les ressources que nous avons étaient suffisantes, si l'on en avait fait un emploi judicieux. Pour cela, il eût fallu un général en chef capable de prendre une décision, ainsi que le prescrit tout au long le règlement, lorsqu'il y a désaccord entre les différents chefs de service sur les divers modes d'attaque.

» Dans les nombreux conseils de guerre qui se sont tenus et où les chefs du génie, de l'artillerie et les généraux émettaient des opinions différentes, le général en chef, au lieu de trancher, de prendre une détermination, levait la séance en disant : « Mon Dieu, tâchez donc de vous mettre d'accord. » On restait sept ou huit jours sans rien faire, si ce n'est user des munitions inutilement.

» C'est ainsi que nous sommes arrivés à notre soixantième jour de siège, sans être plus avancés qu'à la prise du Pénitencier. Heureusement pour nous, la place, n'ayant plus de vivres, s'est rendue. Sans cela nous y serions peut-être encore.

» Le général en chef et son entourage ont beau dire, maintenant, que la prise de Puebla est le plus grand fait de guerre des temps modernes, nous ne jugeons pas la chose ainsi. Nous regardons les